

UNE VISITE AU PRADO

Vu de Paris, aller en Espagne c'était aller au soleil. Une erreur de plus. Ce samedi, le ciel de Madrid est on ne peut plus sombre, d'une obscurité faite de gris pesants et de bourrelets de cendre. À peine descendus d'avion, le vent des steppes nous frappe de plein fouet, nous prend à la gorge et ne nous lâche plus. Sa rage ajoute à l'injustice ordinaire. Tout le long du trajet en taxi de l'aéroport à l'hôtel, ce ne sont que banques aux allures de basiliques, boutiques fardées de couleurs vives, pelisses opulentes et vendeurs de billets de loterie, rabougris à force de resserrer leurs vestons étroits sur leurs corps étriqués, et de hausser leurs épaules pour s'abriter le cou.

Pour couronner cette désolation, les services de nettoyage sont en grève. Le sol en marbre de l'aérogare était parsemé de papiers froissés, de détritrus et de tessons de bouteilles. Les rues n'en sont pas moins jonchées. À faire pousser sur certains passants des masques en forme de groins. L'image de Pékinoises altières, chevauchant de hautes bicyclettes noires, le visage voilé de mousselines cerise, citron, ou bleu vif, revient à ma mémoire. Transplantées de Pékin à Madrid, se mettre à l'abri des rafales hurlantes qui risquaient de les maquiller de sable jaune n'aurait pas été suffisant. Elles auraient dû se défendre aussi contre l'envol de sacs plastique dans les rayons de leurs roues.

Juste le temps de défaire ma valise, de ranger deux tee-shirts, de suspendre une veste, une jupe et un pantalon, et je quitte un hôtel où un galonné en casquette m'ouvre la porte du hall.

Histoire de m'affermir le pas et de remonter le coin de mes lèvres, je repense à notre voyage en avion avec distribution de bonbons, dînette, petits plats servis dans de petites assiettes, petites cuillers, petites bouteilles, petites fourchettes, petits couteaux, et petits soins de l'hôtesse. Pour ajouter à ces mignonneries, Bill avait plaisanté l'hôtesse fuselée au chignon hautain qui me demandait d'accrocher ma ceinture.

- Pardon, Madame », avait-il protesté. « C'est mardi dernier que ma femme accrochait ».

- Oh, les accrochages dans un couple... » avait esquissé l'hôtesse, « lasse et distinguée ».

- Ne sont pas vos affaires » ?

- Monsieur »...

- Mardi ma femme accrochait ses tableaux ».

- Vous êtes artiste ! »

L'hôtesse avait penché vers moi ses lèvres rouges resserées en bouton de rose :

- J'aime tellement la peinture ! »



Moi aussi, je croyais aimer la peinture. Si j'ai délaissé mon exposition et accompagné le voyage de mon mari, c'était surtout pour le Prado. J'en espérais une vue de Sirius sur la Grande Peinture. Comme une vision d'éternité.

Aujourd'hui pourtant, quand je cours vers ce musée -et c'est peu dire que j'y cours- je n'aspire qu'à y échapper au froid et à la douleur du dehors. Quant à l'éternité, hélas... C'est Chronos qui m'accueille dans une reconstitution de la « Quinta » de Goya, nommée aussi « La Casa del Sordo » (« la Maison du Sourd »). Chronos, le Temps, le dieu qui dévore ses enfants... Rien que sarabandes de sorcières et antres de brigands, dans cette salle. Du terrible et de l'épais. Gros traits. Effets brutaux. Trous des bouches, des yeux et des nez. À peine quelques touches claires sur fond noir, anthracite et brun. Penser que ce même Goya a peint des seigneurs, des farandoles et des marquises nues ! Plus étonnant encore : tout y est beau, y compris le cruel et l'épouvantable. Comme si l'art rachetait les fautes de ce monde. Comme si l'art nous servait de Sauveur. Felix culpa...

Pour ma première visite au Prado, je ne prétends pas apprendre mais découvrir. Je suis venue me faire séduire, et marche de salle en salle, sans plan établi, comme sur un lieu de drague, en attente de rencontres, au moins de signes irrésistibles. Après Goya, c'est un autoportrait de Rembrandt qui arrête mes pas. Les irrégularités de la peau, dans lesquelles se distinguent clairement boutons, plis, cloques et bouffissures, y sont rendues, en matière, par des amas de peinture.

De près, on se trouve devant la peinture la moins figurative qui soit et, de loin, on constate des excroissances et des irritations d'épiderme. D'où mon désarroi de myope, habituée à voir d'autant plus précis que je m'avance plus près. Adolescente, j'avais découvert ce phénomène devant un Turner. Des humains minuscules mais précis, brassés dans de fantastiques cataclysmes lumineux, m'apparaissent quand je reculais, et se perdaient à mon approche... Que fait donc l'œil pour voir ce qui n'est pas repré-

senté ? Il s'adresse au cerveau, pardi ! Fascinant. - Circulez ! » m'ordonne un gardien dans un geste international.

-Pardon, Monsieur, mais je ne projette aucun crime en me penchant sur l'embrasse de velours, censée séparer l'espace du spectateur de celui du tableau. Je plonge juste les yeux dans la pâte picturale qui fait bourgeonner le nez du cher Rembrandt van Rijn».

- On ne discute pas. Circulez ! »
Voilà, voilà...



Longue pause, plus amusée que conquise, devant Rubens et ses femelles framboise et contournées dont les seins ronds, hauts et petits, poussent droit devant elles comme des furoncles. Si char-

nues soient-elles, et fessues, et gonflées, elles semblent sans poids, ces baudruches à profil grec dont les orteils maniérés évoquent la griffe des chimères. Ces fantasmes aux yeux de biche et aux regards absents me font penser, en sanguin, aux femmes lunaires que peindra Delvaux. Puis, une autre image me traverse la tête : celle de gentils cochonnets promenant de sacrées bulles de chair rose sur de coquets petits sabots.

Tiepolo à présent. Des blancs terribles, verdâtres. Des nuances impossibles. Quelque chose de pervers et de très composé. Des images pour voyeurs.

Zurbarán, ses drapés solennels et graves. On dirait du Montherlant.

Des Tintoret tout en longueur à la composition rythmée.

Puis « le grand, le très grand Vélasquez », comme dit un guide en français. Un groupe s'entasse devant son « Philippe IV ». Grand front blanc. Long visage de gentleman. Moustache blondasse sur lèvres vermillon. L'âge venant, ses yeux globuleux vont s'affaïsser comme ceux d'un cocker. Ses moustaches, dans le même temps, se dresser en crocs... L'infante empesée, des rubans aux poignets, et le visage boudeur. Une composition en noir, blanc et rouge. Un groupe de spectateurs s'agglutine sur elle, aussi dense que des mouches sur une pièce de viande. À tout à l'heure, l'infante ! Je passe à une reine à cheval dont la robe, comme chez un hyperréaliste, constitue l'essentiel du tableau et m'attarde sur les nains de la cour, tragiques et cocasses, chacun à sa façon.

Au détour d'une salle, je retrouve Chronos, dit aussi Saturne, occupé à croquer un marmot. Mais entre le XVIIe et le XVIIIe siècle, ses façons de table ont changé. Celui de Goya débutait son festin par la dévoration de la tête et d'un bras, quand celui de Rubens déchire à belles dents la

poitrine de l'enfant. Quel rapport avec l'habitude d'entamer un biscuit par ses extrémités, ou de creuser au centre ?



Le Greco. Enfin, Le Greco... Avec Van Gogh, la passion de mon adolescence. Pour une même raison : l'œuvre du Greco, comme celle de Van Gogh, est soulevée par un appel d'air. Ce sont des cheminées à fort tirage traversées par un souffle brûlant.

D'un tableau l'autre, des gris très grisants, et des verts, des bleus, des jaunes, des violines, comme disséminés par une explosion... Les visages émaciés portent haut le nez. Les corps s'élancent. Les bras se déploient. Les cuisses s'allongent. Les tailles s'étirent. Les doigts sont sans fin. Les drapés éclatent en plis bouleversés qui évoquent des ailes. Même l'inanimé palpite, tremble et vibre. De quoi faire danser les églises de Harlem et se pâmer les deux saintes Thérèse.

Vues d'un peu près, les silhouettes sont convolutées, les poses parfois ridicules. Aux pieds de

Jésus crucifié, Marie-Madeleine semble cirer la croix, aidée par un ange à la renverse. Pourquoi ces simagrées, je me demande ? Pourquoi ces corps, pétris de mollesse mais aspirant à l'envol, se tordent-ils comme des serpillières, à s'en désarticuler ? Un danseur aurait-il appris au peintre qu'un corps visant à l'aérien doit se tendre, vertèbre après vertèbre, la poitrine au plafond, le nez et les yeux au ciel ? Le Greco en sait long sur les corps en extension. Il en sait long sur une religion emportée par un désir d'au-delà. Une religion qui en est comme électrocutée.

Ai-je, comme il me semble, griffé l'air avant de tomber ? Je me suis sentie décrocher. Comme risque de décrocher, un grimpeur suspendu à une paroi rocheuse par le seul bout de ses doigts et la seule pointe de ses pieds. Allongée sur une banquette de velours, la poussière me fait éternuer.

- Ce n'est rien, Madame. Une petite perte de conscience. On va vous raccompagner».
- Merci, mais je vais bien».
- Circulez, il n'y a rien à voir», doit dire en castillan le gardien qui disperse le groupe formé autour de mon malaise.

Revenant à moi, je reviens à la matière irradiée que peint Le Greco. Aux revenantes, tout apparaît de façon lumineuse jusqu'au cadavre déployé du Christ sous les regards de la colombe et du Père dans la Sainte Trinité... Au corps de saint-Sébastien frôlé, léché et caressé par le pinceau avant d'être offert aux flèches... Aux espaces creusés de niches... À la théâtralité... Élan, tension et torsion... Une montée non pas en flèche mais en chair. Or, comment la chair monte-t-elle ? Comment devient-elle corps glorieux, sinon en se dressant et se tordant pour échapper à son poids ? Cela est vrai d'un corps de danseur, comme d'une voix de cantatrice, et comme d'un pénis. Alors, comme pour un corps de danseur,

une voix de cantatrice et un pénis, cela peut sembler fou. Voire douloureux, acrobatique, périlleux et déséquilibré. Mais aussi merveilleux. Et excitant.

Bill qui m'attend à l'aérogare est encore plus nerveux que lorsque nous nous sommes quittés. Vu le nombre de réunions auxquelles il a dû prendre part -Un dimanche, non mais tu te rends compte !» - C'est à peine s'il a pu distraire quelques minutes pour marcher Puerta del Sol sous une chute de neige fondue... Nous apprenons à cet instant qu'un vent d'est violent retarde notre vol. Les attentes se succèdent. Un quart d'heure. Une demi-heure. Cinquante minutes. Après, les haut-parleurs ne savent plus. De la muzak nous est versée dans les oreilles, et du mousseux servi en gobelets plastique. Pas de quoi fléchir le vent. Tant qu'il ne faiblira pas, il nous plaquera au sol. Les haut-parleurs nous le signalent et nous invitent à la patience. Douces et plannantes, leurs voix deviennent berceuses : «Fais dodo, Colas mon p'tit frère, fais dodo, t'auras du lolo...» La poisse de la grève de nettoyage nous entoure. Papiers gras ou juste sales s'amassent à nos pieds. Cigarettes écrasées, journaux froissés et emballages réduits de trois dimensions à deux ébauchent sur le sol d'intéressantes recherches picturales. M'en fiche ! Les yeux et le visage me piquent. Je ne suis sensible qu'à l'absurdité de ces murs et de ce sol de marbre, ternis par des débordements de cendriers.

Des poudres grises m'entrent dans la peau. Je me sens poreuse. Souillée. J'étouffe. Sensation d'angoisse. De quasi-panique. Sur quel ton définitif l'assistante de Bill m'avait-elle assuré avant notre départ : «C'est en ordre, j'ai tout réglé». Un vent hors saison a suffi pour tout détraquer. Je mords littéralement la poussière, comme j'ai dû la mordre ce mois de juin quarante, quand ma mère fuyait, au milieu d'une foule en débâcle,

avec un bébé de deux mois dans les bras. M'a-t-elle assez raconté cette immense débandade ! La voiture roulait au pas. On se sentait sale et las. On avait tout laissé. Plus de chez soi où se tenir. Nul abri où s'installer. Petit animal humain noyé dans une horde terrorisée, mais petit animal terré dans une poitrine de rêve, quand je criais, elle me donnait le sein.

On aurait mille raisons de ricaner, je sais. Qu'un rien de désordre suffise à affoler une privilégiée comme moi, quelle absurdité ! Indéniable pourtant... Pour la troisième fois du week-end, cet aéroport en panne de décollage et en grève de nettoyage vient de me remettre en

présence de Saturne. Un Saturne avec d'autres manières que ceux de Goya ou de Rubens. Un vrai Saturne d'ère atomique qui ne fait pas couler de sang, n'arrache pas les têtes et ne déchire pas les poitrines. Sa spécialité est d'irradier les âmes. Souviens-toi que tu es poussière et que tu retourneras poussière... À moins, peut-être, de lutter contre lui, un papier sur les genoux et un stylo à la main ? C'était l'exode...

Béatrice NODÉ-LANGLOIS

Extraits d'EXPOSÉE (p.75 à 81 et p. 85 à 87) de BÉATRICE NODÉ-LANGLOIS, ÉDITIONS D'ÉCARTS, juin 2013. 162 pages, 20 €